

LA VALETTE

par le Commandant Laflotte
Promenades archéologiques varoises 1920-1921

(Bulletin de la société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan)

La Vieille-Valette et Tourris

Quand on traverse Toulon en chemin de fer, on aperçoit, au Nord de la voie, une chaîne de hautes collines, d'une altitude de 400 à 500 m. qui constitue, depuis qu'une loi récente a déclassé les remparts, la défense rapprochée de la place. C'est la montagne de Farori. Elle doit son nom à un « farot » ou phare qui y fut édifié sous les comtes de Provence de la première maison d'Anjou.

Ces farots étaient des sortes de tours ou plateformes où l'on allumait pendant la nuit, autant de feux, qu'il apparaissait sur mer, de navires ennemis ou suspects. Pendant le jour, les feux étaient remplacés par des colonnes de fumée. Un hangar ad hoc servait de corps-de-garde et remisait le combustible.

On attribue la création des « farots », comme institution d'État, à l'empereur Auguste, mais il est probable que leur apparition date de l'époque où le premier homme, qui osa confier son existence à un tronc d'arbre creusé pour s'aventurer en mer, éprouva le besoin de communiquer avec ses semblables, hors de portée de la voix. Ce fut aussi le premier sémaphore.

Faron s'était appelé jusque là : la Bade. Il communiquait à l'Ouest avec le Brusq et les Embiers, au Sud avec Cicié et à l'Est avec Giens, dont la baie voisine est encore nommée par les marins la Badine (petite Bade) (*Source : Dr G. Lambert, L'œuvre de la rédemption des captifs, p. 2.*).

Une profonde vallée relie, au Nord, Faron au puissant massif du Grand-Cap dont l'altitude se relève à 800 m. et que circonscrit le cours du Gapeau. Si l'on imagine un melon auquel on enlèverait deux tranches et dont on

replacerait l'une dans la fente ainsi obtenue, elle s'enfoncerait laissant deux berges à pic ; celle du Sud de 100 à 150 m. serait Faron, celle du Nord de 30 à 50 mètres serait le Grand-Cap. Celui-ci détache, à l'Est et à l'Ouest, deux puissants contreforts : le Coudon et le Mont Caume. Du dernier, nous réserverons la monographie pour une autre occasion, nous en tenant aujourd'hui à Coudon.

Il doit son nom, non pas au coin servant à fendre ou à caler, mais au coing, fruit de cognassier (*cydoni maliformis* MM). Une légende, qui a cours dans la région, veut en effet, qu'aux premiers âges de l'histoire, des Grecs, originaires de Cydonia, en Crête, soient venus faire la traite autour de Giens et y créer un port et une ville : Olbia l'heureuse ; séduits par l'aspect hellénique de la plaine qui s'étend au pied de Coudon, ils y introduisirent la culture de la vigne, de l'olivier et du cognassier, dont le fruit servit de parrain à la montagne.

Cette légende n'est peut-être que la transposition d'un fait historique qui se serait produit au moyen âge et qui est transcrit aux archives de Solliès. Un prince grec (sans doute appartenant à cet empire grec détruit par les Croisés) venait visiter la France muni d'immenses richesses. Il fut assailli, aux environs du Cap-Corse, par une violente tempête, où son vaisseau faillit sombrer. Dans cette tragique occurrence, le prince qui était un bon chrétien, fit vœu d'édifier, sur la première terre qui apparaîtrait à sa vue, un temple à dédier au saint dont ce serait la fête ce jour-là. Il ne tarda pas à être récompensé de sa foi, et, le coing perçant les nuages, se montra aux yeux des passagers en détresse. Ils abordèrent quelque part, entre Sainte-Marguerite et la Garonne du Pradet. Sitôt à terre notre prince se mit en quête d'accomplir son vœu, mais, il ne trouva ni maçon, ni ouvrier d'aucune sorte qui consentissent à aller bâtir le moindre oratoire au sommet de Coudon qui n'avait pas encore, inutile de le dire, son excellente route stratégique. Le pauvre prince dut se rabattre sur un site moins prestigieux mais plus accessible et c'est ainsi qu'aurait-été élevé l'ermitage de Sainte-Christine de Solliès.

La coupure, que nous avons irrévérencieusement qualifiée de tranche de melon, s'est appelée, jusqu'à la Révolution : la vallée de Favières, sans doute

par ce que de temps immémorial on y cultive des fèves (faba). Vers 1830, un toulonnais aux goûts bucoliques y construisit une bastide, en carton-pâte, qu'il décora de peintures à la détrempe avec cette inscription au-dessus de la porte : A MA FOLIE.

Lors de la construction du chemin stratégique de Coudon, la bastide se mua en guinguette, à la grande satisfaction des ouvriers et militaires employés aux travaux, à qui elle épargnait des courses à la Valette et à Toulon. Les cartographes de l'État-major y vinrent à leur tour et la Folie supplanta Favières, mais n'anticipons pas.

Aux Grecs avaient succédé lès Romains : ce serait à eux que nous serions redevables de cette jolie localité qui a nom La Valette, vallis laeta, la vallée heureuse. A la sortie Nord du bourg, on trouve, en effet, un mamelon d'une vingtaine de mètres de hauteur, appelé le Prieuré : il n'y eut jamais là aucun prieuré, mais le domaine a pu être, à une certaine époque, la propriété du prieur de la Valette qui était effectivement un prieuré dépendant de la Collégiale de Pignans.

On a trouvé au prieuré un mur romain de 43 m. de long, reste d'une villa ; toutes les séparations d'héritages y comptent autant de briques romaines, de tuiles à rebords et de fragments de poteries que de pierres mêmes. M. Germain, ancien maire de la Valette, y a fait curer un puits antique qui, entre autres choses, a donné des monnaies impériales et un seau en bronze, mais tellement oxydé par l'eau gypseuse du sous-sol qu'on n'a pu le restituer. Ce sous-sol n'est, en effet, qu'un vaste banc de pierre à plâtre.

Les Romains, afin de s'éviter le passage par Solliès pour gagner la vallée du Gapeau, alors difficilement abordable, avaient établi un chemin de Vallis laeta à Vallis aurea qui n'est autre que Valaury, un hameau de Solliès-Toucas dont ils dérivèrent l'abondante source, dite du Thon , vers Pomponiana. (*Mémoires de la Société d'émulation du Var*. T. II p. 45-52. - *Thon Tolon, Toulon. : divinité topique des Celto-ligures. Mag. Giraud, Notice sur les cours d'eau du Var. p. 372.*)

Cette voie secondaire, se sépare aujourd'hui de là voie stratégique de Coudon au col de la Folie et escalade la tranche de melon, du côté Nord, au

sommet de laquelle elle traverse un vaste plateau boisé entre Coudon et le Grand-Cap : c'est la Plaine des Selves, la bien nommée, jusqu'à l'invention du gaz d'éclairage qui a fait substituer le goudron de houille au goudron de bois ; il y avait là une pégoulière ou fabrique de goudron, qui distillait les pins d'Alep du voisinage pour alimenter de brai l'Arsenal de Toulon. Le chêne vert, également abondant, fournissait le charbon à leur verrerie voisine. Verrerie et pégoulière sont maintenant en ruines.

Au-delà, la voie descendait à Vallaury par le col qui porte le nom tragique de la Mort-de-Gautier. Nous n'avons pas pu découvrir à quel Gautier se rapportait ce décès. Il y eût cependant à la Valette, un Gautier dont la mémoire mérite mieux qu'une simple mention : c'est le prieur Jean de Gautier qui fonda de ses deniers, avec l'évêque de Toulon Mgr de Chalucet, l'hospice de la Charité. Mais le saint homme mourut dans la paix du Seigneur et dans son lit.

De l'ancienne Verrerie, une avenue d'arbres rachitiques conduit au domaine de Tourris. Ce domaine fut érigé en fief par Charles VIII en faveur du capitaine Louis de Nas, un de ses vieux compagnons d'armes en Italie, dans la descendance duquel il resta cinq générations qui prirent de ce fait le nom de Nas de Tourris.

Ces Nas étaient une famille de négociants aixois, représentée en 1492 par Simon Nas, le propre frère du capitaine Louis, qui organisa cette année-là la première loterie qu'on ait vue dans cette ville sous le nom de Jeu du sort et la fortune (*Revue historique de Provence, 1901, p, 37*).

La fabrique de goudron et la verrerie de Tourris ne donnaient sans doute qu'un maigre produit ; la crise des transports y sévissait certainement déjà et les Nas de Tourris cherchèrent dans la marine royale un emploi à leur activité (*H. Belletrud. Un marin provençal au XVIII^e siècle, bulletin de la Société d'Etudes de Draguignan, tome XXX (1914-1915), p. 119*); ils y gagnèrent le goût des voyages et de l'exotisme, si bien qu'en 1785, le dernier d'entre eux vendit la seigneurie à M. Aguillon, de Toulon, et partit pour l'île de France, s'évitant ainsi, sans s'en douter, les multiples désagréments qui attendaient les ci-devants en 1793. Il s'était réservé seulement le nom de Tourris.

C'est ainsi qu'il nous a été donné de rencontrer un de ses descendants au cours d'une campagne coloniale, à une époque où nous ne pensions certes pas à vous entretenir du berceau de ses ancêtres. En 1790, Tourris fut rattaché partie à la commune du Revest, partie à celle de la Valette. Aujourd'hui, le domaine appartient à la famille de Gasquet (*Originaire de Lorgues*).

En face et au Sud du manoir, un chemin charretier, bien frayé, conduit à une dépression dans la tranche de melon, côté Nord. Là, on trouve cette espèce de col barré par un mur en pierres sèches, d'aspect primitif. Le chemin tourne le long de l'apic, gagnant le sommet du piton voisin où, parmi les pins d'Alep, gisent les ruines d'un village du moyen-âge : là Vieille Valette, détruite pendant les guerres de religion. La tradition se maintient à la Valette de l'exode des habitants de la plaine vers ce refuge de la montagne à chaque alerte, qu'elle fut causée par les pirates de mer ou par d'autres gens de guerre.

L'enceinte médiévale est encore presque entière, ainsi qu'une des portes. Une tour carrée est juchée au plus haut de l'apic, c'est la reproduction, en moins bon état de celle de Penafort* L'église, ou plutôt la chapelle (4 m. X 4 m.) est complètement effondrée, ce qui s'explique : elle est en dehors du rempart. Les constructions, à l'intérieur, ne sont du reste pas en meilleur état, et il est même difficile de retrouver, parmi les décombres, l'emplacement des ruelles de ce nid de-hiboux,

Les archéologues ne se sont pas mis d'accord au sujet des origines de la Vieille-Valette. F. Moulin lui dénie toute origine préhistorique et ne cite pas même le mur en pierres sèches - dont nous avons parlé tout à l'heure. Notre ancien confrère, Z. d'Agnel, au contraire, a découvert dans la maçonnerie du rempart, en partie éboulé à l'Est, des fragments de meules plates, en basalte, de tuiles à rebords et de poteries grossières, dont la présence, en cet endroit, ne s'explique que parce qu'ils étaient sur place, au moment où les ouvriers ont édifié le mur à chaux et à mortier. Quelle raison auraient-ils eue, en effet, d'apporter du dehors de tels matériaux, alors que la pierre à bâtir abonde sur place? La Vieille-Valette est donc au moins d'origine gallo-romaine.

La guerre de 1914-18 a exigé une telle exploitation des bois, que nous avons pu battre l'estrade autour de la station, mieux que ne l'avaient pu faire nos devanciers. C'est ainsi que nous avons découvert une toute petite enceinte, bien curieuse : elle mesure seulement 8 m. de diamètre avec un mur circulaire d'un mètre d'épaisseur, en parfait état, à une seule ouverture, de 0 m. 50, à l'Ouest. Nous pensions à un soubassement de hutte, d'autant que nous avons recueilli, à quelques pas, un gros fragment de meule plate en basalte d'Ollioules, quand pénétrant à l'intérieur, nous ne fûmes pas peu surpris d'y trouver le sol jonché d'énormes pierres de 20 à 40 kilogs, jetées là, sans ordre apparent, sur une épaisseur impossible à apprécier.

Après réflexion, et y être retourné plusieurs fois, nous nous sommes arrêté à la solution que ce devait être là une sorte de citerne destinée à recueillir les eaux de ruissellement de la colline, car l'enceinte est juste au pli du terrain, et qu'on l'aura comblée à la suite de quelque accident en se ménageant la possibilité d'y recourir de nouveau, en cas de besoin.

À défaut de plus de certitude sur les origines de la Vieille Valette, nous entreprîmes la visite systématique de tous les sommets environnants, dans l'espoir de découvrir, s'il existait, l'habitat originel des Valettois. Nous eûmes la- chance de rencontrer dans nos recherches un botaniste toulonnais averti, M. G. Forestier, qui sachant l'intérêt que nous portions à ce genre de trouvaille, nous dit avoir découvert, à Beaudouvin, des débris de poteries anciennes, en abondance, et s'offrit de nous y accompagner.

Beaudouvin et Pierrascas

Beaudouvin est un domaine au N.-E. de la Valette. Il comprend un château du XVIII^e 4 siècle, grande bâtisse rectangulaire servant, jadis de pensionnat, précédée d'une terrasse et d'un beau parc, ainsi qu'une colline entièrement boisée, de 300 m d'altitude. La terrasse est ornée d'une fontaine alimentée par la Foux voisine qui fait, en outre, mouvoir trois moulins. Cette fontaine joue un rôle traditionnel dans l'existence des Valettois : elle est surmontée d'une statue en pierre commune de Samson combattant le lion. Le héros hébreux a bien l'allure du colosse chevelu dépeint par la Bible, mais le malheureux lion n'est guère plus gros qu'un mouton ; aussi, de se voir en

butte à pareil adversaire, en a-t-il perdu la tête. Toutefois Samson magnanime, ne voulant pas sans doute se laisser handicaper, a abandonné, de son côté, le pied gauche.

Il est d'usage, à la Valette, qu'à chaque mariage le nouveau couple fasse un pèlerinage au Samson de Beaudouvin. On s'y rend en cortège afin de contempler la lutte symbolique qui doit inspirer, croit-on, aux jeunes époux la patience et la force nécessaires pour affronter, d'un oeil serein, les épreuves de la vie à deux. Et il se trouve toujours quelque espiègle jeune fille pour rappeler, au mari, le souvenir de la perfide Dalila.

Derrière le château un chemin traverse les plâtrières de la Valette et grimpe sur les flancs de Coudon jusqu'au col qui le soude à la colline de Beaudouvin. Au sommet est l'enceinte préhistorique, affectant la forme classique en demi-ellipse, avec ses extrémités appuyées à un apic. Tous les passages de l'apic sont barrés par des murs de pierres sèches ; le principal a même une sorte de tour ou de poste de guet pour le défendre. Les deux extrémités sont particulièrement fortes : à l'Est, la muraille encore debout, mesure 4 m. d'épaisseur. Le mur Nord, qui fait face à Coudon, au contraire, a été exploité pour la confection de terrasses pour la culture et se trouve en partie détruit, mais on reconnaît néanmoins très bien sa place. A l'intérieur, des fonds de cabanes rondes et carrées se montrent çà et là. Vers le milieu, une excavation semble avoir servi de citerne.

Des débris de poteries, de meules de basalte, de tuf et de grès étrangers au sous-sol de la colline, abondent partout, mais, nulle part, de céramique gallo-romaine. C'est donc bien là l'oppidum des Valettois préhistoriques. Nous relevons un croquis expédié et nous faisons le tour d'horizon indispensable pour reconnaître les enceintes voisines visibles. Quelle n'est pas notre surprise d'apercevoir à 2 kilom. à l'Est, au sommet d'un autre contrefort de Coudon, Pierrascas, la muraille incontestable d'une autre enceinte inédite. Il ne fallait pas songer s'y rendre le même jour ; ce fut pour la semaine suivante.

La route nationale n° 97, de Paris à Antibes atteint, à 4 kil. à l'Est de la Valette, le quartier de Pierre-ronde. Cette pierre ronde est un ancien menhir naturel de grès permien qui a été exploité pour fournir la route de macadam et les

bastides voisines de moellons. Le moignon qui reste est, en effet, arrondi et, borde au Sud la grand'route. En face au Nord s'élève Pierrascas, par opposition, la pierre hérissée. La rascasse, comme chacun sait, est ce poisson épineux, délice des amateurs de bouillabaisse, à qui son aspect hérissé a valu un nom en rapport. Les savants eux-mêmes l'ont appelé Scorpène. Un maquis épais recouvre toutes les pentes de Pierrascas : toutes les espèces de plantes épineuses du littoral se sont données rendez-vous là. Elles sont trop, pour en donner une simple nomenclature.

Une bonne demi-heure de lutte pour gravir 200 m., quelques accrocs et pas mal d'égratignures, nous amènent dans la place.

Est-ce, parce que la nature géologique du sol change et que nous nous trouvons en plein grès permien, rouge, dont l'épaisse couche a préservé la colline, aux assises d'argile, d'érosions plus considérables ? Ou est-ce que la silice de ce grès résiste mieux aux agents atmosphériques que les autres matériaux que nous avons accoutumé de rencontrer jusqu'ici ? Toujours est-il que nous nous trouvons en face d'une enceinte qui semble dater d'hier. Des murailles en pierres sèches, de toute épaisseur, sont debout, dont quelques-unes aux angles, ont jusqu'à 6 m. d'épaisseurs. Du côté de l'isthme qui relie l'ouvrage aux pentes de Coudon, un fossé extraordinaire de 6 m. de profondeur et de 10 à 12 m. de largeur, a été creusé, dans l'épaisseur du banc de grès, jusqu'à la couche d'argile et paraît avoir fourni la plupart des matériaux qui gisent partout, comme si l'ouvrage, pourtant terminé, avait dû être remanié encore, ou renforcé, à l'heure où il a dû être abandonné.

Et puis, pas le plus petit vestige de l'industrie humaine, pas un morceau de poterie, même moderne. Pourtant des traces d'abris se reconnaissent aux alignements des pierres: parmi celles-ci, rien d'étranger à la colline, rien que du grès rouge. Au S.-W., un fond de cabane ronde se montre à l'extérieur du rempart ; la moitié en est éboulée, mais la partie qui subsiste, appuyée à la muraille, conserve une espèce d'âtre avec une cheminée. C'est bien la première cheminée rencontrée en préhistoire. Que de perplexités ! Lever un plan expédié, repérer l'horizon, pareil du reste à celui de Beaudouvin, il n'y a plus qu'à revenir à la Valette en jetant un coup d'œil au passage, au n° 83 de la rue Nationale où fut arrêté, en 1775, le célèbre bandit Gaspard de Besse,

après sa fuite des prisons de Draguignan, et au n° 23 qu'habita, en 1793, la famille Bonaparte chassée de Corse par les Paolistes.

Et rien dans les traditions, ni dans les archives sur Pierrascas. Pourtant, au XVIII^e siècle, on trouve que la communauté de la Garde ayant obéré ses finances se vit dans la nécessité de vendre une partie de son territoire. Les Valettois, meilleurs administrateurs, il faut croire, s'empressèrent de profiter de l'aubaine pour s'agrandir et, moyennant 4000 livres, sous l'approbation des États de Provence, reportèrent leurs limites vers la Garde, jusqu'au Thouart, chaîne de colline tortueuse, et de là jusqu'à Coudon, en passant par Pierrascas. C'est donc à la Garde qu'il faut chercher les origines de Pierrascas.

Ainsi fait ! Une petite histoire de la Garde, par l'érudit Ch. Ginoux, vint nous donner la clef du mystère et rappeler l'archéologue novice à la sérénité qui sied à la véritable science : « Pendant le siège de Toulon, en 1793, y est-il dit, p. 111, une « partie de l'armée républicaine, s'était établie derrière ces « retranchements, construits par elle et par des cultivateurs « requis pour ce travail ».

Ce camp fut appelé « Camp des Républicains », par opposition à un autre ouvrage situé au S.-W. sur un sommet du Thouart, appelé « Camp des Anglais », dont le général Lapoype, qui commandait le corps de l'Est, au siège de Toulon, chassa les alliés en octobre 1793.

La Valette, mai 1919.